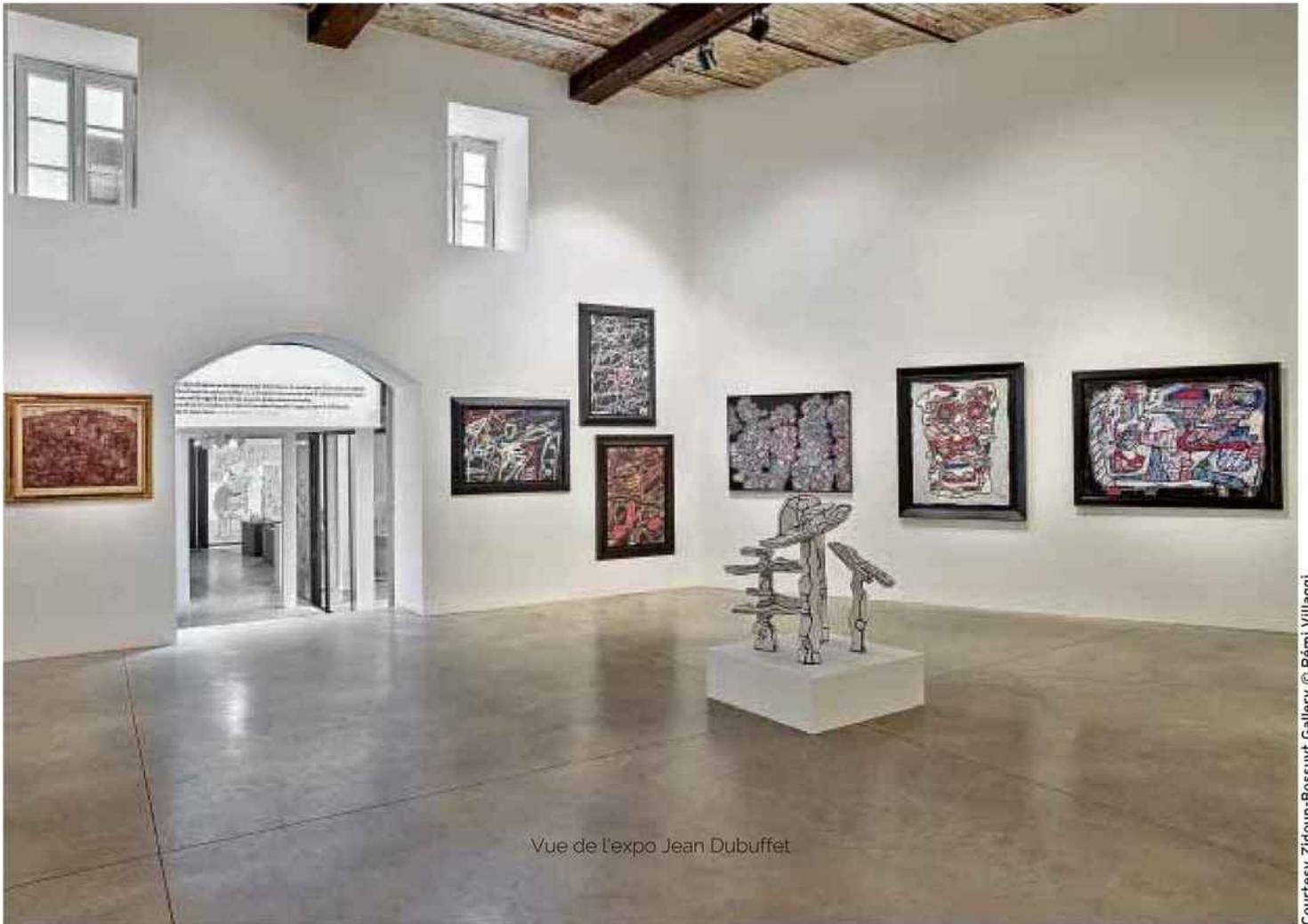


La Culture



Courtesy Zidou-Bossuyt Gallery © Rémi Villaggi

Le «toujours présent»

Quatre expos sinon rien

Marie-Anne Lorgé

Il est singulier le parcours plastique qui relie cette semaine Luxembourg et Dudelange. Et commence par Dubuffet, avec une expo de posture muséale.

Fils de marchands de vin – il le deviendra lui-même –, Jean Dubuffet (1901-1985), qui fut non pas l'initiateur de l'art brut mais son révélateur, est un «peintre-ogre» tant «*il a sans cesse évolué*»: c'est sur cette «*invraisemblable rapidité à changer d'une période à l'autre*» que l'exposition orchestrée par la galerie Zidoun-Bossuyt met le doigt. En 50 œuvres au total – des prêts

privés (venus de Luxembourg, France, Genève, Belgique) –, lithographies incluses et autres rares œuvres sur papier, dont *Corps de dame*, encre à scandale (1950), et des gouaches datant de 1947 lors du séjour de l'artiste dans le Sahara algérien, source d'une fébrile correspondance avec le poète et peintre Henri Michaux (lire page 26).

Ce volet épistolaire nous offre une transition avec l'expo *Feed the Meter* de Bernard Ceysson, à Windhof – autre plateforme collectionneuse – là où, s'agissant de broser

l'actualité de la peinture new-yorkaise, Dubuffet est évoqué au milieu d'héritages divers – Cobra, Supports/Surfaces, Viallat, Chalendard –, tout comme son autre correspondant, Gaston Chaissac, dont il compare l'art «à celui des bédouins qui jouent de la flûte en se moquant de "la" civilisation» (lire page 26).

La troisième expo qu'épingle ce circuit relève plutôt d'une correspondance de lieu, puisqu'il s'agit de la galerie Nosbaum Reding, à Luxembourg-Ville, qui, profitant du déménagement de Ceysson à Windhof, occupe désormais, en enfilade, les n° 2 et 4 de la

rue Wiltheim – Christoph Meier et Hubert Kiecol y sont à l'honneur, avec un vocabulaire formel pointu et minimal.

Plutôt qu'occuper un lieu d'exposition avec ses œuvres, Christoph Meier, Viennois né en 1980, crée un nouvel espace de rencontre. Avec le public et l'architecture du lieu, en l'occurrence fraîchement rénové, Alex Reding ayant transformé sa galerie du n° 4 en un parfait «white cube». Dont Meier perturbe les paradigmes, proposant un dispositif architectural à coups de brillants panneaux blancs

(d'emballage ou de déménagement) insérés dans le mur, ou de matières colorées incorporées dans le panneau. Au point de gommer les frontières entre contenant et contenu, d'effacer tout discours lié à la sculpture ou à une scénographie – Christoph Meier sera l'hôte du Casino Luxembourg en mai 2018. Concernant l'Allemand Kiecol (né en 1950), attardez-vous sur l'œuvre graphique et «ses grilles qui empêchent d'aller au paradis»...

Dudelage est la dernière étape du parcours, histoire de deviser à propos du temps (en compagnie de Giulia Andreani, chez Nei Licht) et du «mentir vrai» cher à Aragon, revisité par le travail vidéo-conceptuel de Karolina Markiewicz et Pascal Piron qui portent sur leurs épaules tous les désordres du monde – je vais y venir!

Retour à Luxembourg, à la galerie Zidoun-Bossuyt qui trace au pas de charge quarante années de carrière de Jean Dubuffet – «on en parle toujours à propos de l'art brut, art sans nomenclature propre aux enfants et aux aliénés, alors, certes, il l'a collectionné mais ne l'a pas initié, par contre, on dit trop peu qu'il aimait les mots, inventer un vocabulaire». «Né en 1901, Dubuffet a décidé de commencer son œuvre en 1942 et décidé de l'arrêter avant la fin; les derniers mois de sa vie, il les a consacrés à deux choses: rédiger une "Biographie au pas de course" et... se donner la mort (en 1985).»

On décrypte les cimaises en cinq périodes. Tout part des *Texturologies* et autres *Matérialogies* – Dubuffet s'est installé à Vence, pour soigner son épouse, et signe une œuvre ambiguë qui tient à la fois d'une lecture de la nature à ras de cailloux et d'une vue de la voûte céleste –, puis, ce cycle achevé, c'est le temps de revenir, avec *Paris Circus*, aux fêtes urbaines, à la rue

avec ses couleures, ses maisons et ses bus – «un fourre-tout dense» –, soit: à la célébration de l'humain. Un état d'esprit qui accouchera de

L'Hourloupe. Mot-valise composé du mot «loup» et d'«entourloupe» – ou qui, selon les interprétations, «évoque aussi le titre "Le Horla" du livre de Maupassant inspiré d'égarement mental» –, *L'Hourloupe* est un long cycle original qui se terminera en 1974. Ce sont «des graphismes sinueux répondant avec immédiateté à des impulsions spontanées» – des dessins semi-automatiques apparemment exécutés alors que l'artiste répond au téléphone –, d'où s'amorcent des «figurations incertaines», bardées de rayures rouges et bleues, dont le mouvement déclenche «la faculté de visionner toutes sortes d'objets», une lampe, un réchaud-four à gaz, liant le réel, le transitoire et le fallacieux.

A partir de 1966, «Dubuffet passe aux réalisations en volume». Ce passage en volume est «l'avant décisif de son œuvre, avec des expansions en polyester». La galerie expose une maquette du *Groupe des quatre arbres* commandé pour décorer la Chase Manhattan Plaza – de quoi extrapoler la suite, à savoir: la Closerie Falbala et la Villa Falbala, ensemble que Dubuffet a construit et augmenté à partir de 1970.

De 1982 à 1984, c'est le cycle rouge des *Mires*, balisé par *Site aléatoire*, une série de personnages faussement naïfs qui bouffent l'espace, avec des visages archétypiques, peints ou découpés/assemblés, qui frisent la dilution. De la dernière période, celle des *Non-lieux* (1984) – Dubuffet est malade –, l'expo sélectionne

”

L'effacement ne me contrarie pas: à marée descendante, je recommence.

«trois tableaux abstraits, nihilistes, testamentaires». En fait, «ce n'est pas de l'abstraction, c'est quelque chose de mental, c'est au-delà du geste, de la vision, de la frontière...».

Le grand enjeu de l'expo, c'est de camper un portrait hors du commun. «Dubuffet ne voulait pas faire une œuvre, mais parlait plutôt de son travail», lequel, une fois accompli, ne l'intéressait plus: «Dès qu'il pensait ne plus pouvoir aller plus loin, il repartait dans l'autre sens.»

Direction Windhof, où la galerie Ceysson, dans son immense hall (1.250 m²), continue d'explorer la création contemporaine new-yorkaise au travers des liens (directs ou indirects) qui subsistent avec Supports/Surfaces, ce mouvement artistique français (1969 à 1972) – qui remet le support en question, dissout le sujet – «que les Américains ne connaissent pas bien alors même que Claude Viallat a du succès».

Le résultat, à la fois coloré et doux, «ne prétend pas être grand prêtre; la poésie – et donc la peinture – est un langage où peut s'engouffrer une dialectique du monde sans démonstration». Au final, porté par vingt artistes, de générations et styles différents, voilà «un art méfiant par rapport à toute idéologie et ouvert sur une forme d'abstraction terrestre...».

82 œuvres – essentiellement des formats monumentaux – sont donc rassemblées dans *Feed the Meter*. Et cette expo ambitieuse mise sur pied en collaboration avec la galerie

Canada de New York, pilotée par Wallace Whitney, lui-même peintre, plaide «*le toujours présent*», une forme de paramnésie, de déjà-vu et, en même temps, de jamais-vu.

Si la peinture est centrale, le travail textile – par couture, assemblage ou collage – s'octroie aussi une place de choix, notamment grâce à Jess Fuller ou Katherine Bernhardt, tout comme cet espace hybride que défend Michelle Segre – encore une femme! – avec ses sculptures-toasts, un amalgame d'objets de rebut, dont l'éponge à récurer plongée dans un bleu Yves Klein...

Pour une relecture des désordres du monde, ou un art qui soit une caisse de résonance pour mythes et affres d'hier et d'aujourd'hui, c'est à Dudelange qu'il faut aller. Au Centre d'art Dominique Lang, où Karolina Markiewicz et Pascal Piron présentent *Side Effects of Reality*, quatre courts-métrages qui nous conduisent de Rome à Birkenau, et qui donnent la parole à trois femmes, des revenantes (dorées), racontant ce qui les hante. Il y a Amandine, qui tient une figurine de Mickey Mouse – celle, bien réelle, exposée par ailleurs sous vitrine,

retrouvée dans des ruines de Birkenau et qui a appartenu à un enfant, mort au même endroit, à 8 ans. Il y a Kazia, qui fut une insurgée de Varsovie et qui erre désormais dans les caves de l'ancien ghetto du cimetière juif. Là où des néons menteurs, ces bâtons au phosphore dont la luminosité est éphémère – idéale métaphore du «mentir vrai» d'Aragon – trouent la nuit à coups de citations d'auteurs, Pasolini ou Jaurès, dont les idées subsistent, éclairent au-delà de la mort. Pour inciter le visiteur à s'installer et penser, dans l'espace d'expo, les artistes ont aligné leurs livres de référence, dont *Un monde sans esprit* de Roland Gori, présent pour une conférence le 22 octobre, à 12.30h.

La mémoire, mais aussi l'effacement et la reconstruction, c'est la quête de Giulia Andreani, qui travaille à la villa Médicis, à Rome, excusez du peu, et qui peint avant tout des portraits. À partir de photos. Autant de répliques aquarellisées, tantôt retouchées/détournées – le temps d'une estocade féministe –, tantôt idéalisées – le temps d'exhumer l'album photographique d'une famille calabraise, de suivre le train de la migration. Par sa technicité remarquable, sa charge émotionnelle et sa façon de filer la laine du temps, Giulia Andreani est une artiste rare.

En pratique

- Galerie Zidoun-Bossuyt, Jean Dubuffet, jusqu'au 4 novembre, tél: 26.29.64.49.

- Nosbaum Reding Gallery, Christoph Meier, jusqu'au 21 octobre et Hubert Kiecol, «Offenbar doch», jusqu'au 4 novembre, nosbaumreding.lu

- A Windhof: Ceysson & Bénétière, «Feed the Meter vol. II», jusqu'au 16 décembre.

- A Dudelange: Giulia Andreani, «Face au temps», chez Nei Licht; Karolina Markiewicz & Pascal Piron, «Side Effects of Reality», au Centre d'art Dominique Lang, Jusqu'au 27 octobre.